

Zeitschrift: Geographica Helvetica : schweizerische Zeitschrift für Geographie = Swiss journal of geography = revue suisse de géographie = rivista svizzera di geografia

Herausgeber: Verband Geographie Schweiz ; Geographisch-Ethnographische Gesellschaft Zürich

Band: 61 (2006)

Heft: 4: Humanökologie tropischer Regenwälder = Human ecology of tropical rainforests = Ecologie humaine des forêts pluviales tropicales

Buchbesprechung

Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Buchbesprechungen / Book reviews / Comptes rendus

PACIONE, M. (2005); *Urban geography. A global perspective*. – 2nd edition, Routledge, Abingdon, Oxon, New York: 1-686. ISBN 0-415-3405-4 (hbk), ISBN 0-415-34306-2 (pbk); 68 photos, 148 fig., 103 tab., 196 boxes; £ 95.– (hbk), £ 26.99 (pbk).

La première édition du maître ouvrage «Urban geography» par M. PACIONE en 2001 a été rééditée dès l'année de sa parution. Cette dernière édition a été largement révisée, à partir du recueil soigneux des réactions d'utilisateurs et de la nécessité d'incorporer les derniers développements de la recherche dans ce sous-champ de la géographie humaine. L'ouvrage traite de ce qui, fondamentalement, tisse et trame la distribution de la population à la surface de la planète; l'organisation économique de la production; la distribution et les échanges; la structuration de la reproduction sociale et de la vie culturelle; l'allocation du pouvoir. Il est donc l'occasion d'acquérir des connaissances d'un grand intérêt académique certes, mais se pose également comme «une aide qu'il sait précieuse pour tous ceux qui doivent négocier leur vie quotidienne dans le monde urbain du XX^{ième} siècle» (p. xxx).

Chacun a déjà, lors de la première édition de cet ouvrage, déclaré le livre comme un outil incomparable. Par la richesse thématique, la puissance et la profondeur des analyses, associant continuellement les plans théoriques et les référents empiriques. Et réciproquement, dans une recherche constante d'une connaissance approfondie: 1. des contours et de la structuration possibles de la géographie urbaine, 2. de la nécessité d'une interprétation des origines et des modes de développement historique des villes, 3. de la dynamique animant les structures et les transformations de l'utilisation de l'espace urbain, 4. d'une réflexion sur l'économie, la vie sociale et la gouvernance de la ville occidentale d'une part, et du Tiers-Monde d'autre part, 5. d'une réflexion ouverte enfin sur les futurs des villes et les villes du futur.

L'ouvrage se révèle passionnant, innovateur, et surtout systématiquement formateur. On appréciera la déconstruction/reconstruction systématique du mécanisme de production de la pensée et de la connaissance géographique; la variété des thématiques successivement abordées; l'intérêt de la présentation de la méthodologie suivie par les spécialistes des analyses des aires sociales (p. 370); l'efficacité des tableaux et figures (notamment celui intitulé «Triggers, processes and outcomes in urban geography», p. 4-5).

De fait, un jeu passionnant d'intelligence pédagogique, proprement interactive, entre différents niveaux de lecture (illustration iconique ou présentation de cas en encadrés; liste de concepts) et d'utilisation auquel l'organisation du texte invite chacun. L'ouvrage offre en outre, après chaque chapitre, des questions pédagogiques et des conseils de lectures supplémentaires, et incite explicitement à des recherches plus personnelles.

Parcourant l'excellent glossaire final ou simplement l'index, le lecteur averti verra qu'aucun des thèmes à la mode n'est oublié. Les ingrédients successivement mis en évidence par la valse des paradigmes qui ont animé la géographie urbaine depuis les années 60 sont tous présents. D'ailleurs, ceux qui furent «oubliés» lors de la première édition ont maintenant une place reconnue. Marxistes, structuralistes, constructivistes, environnementalistes, humanistes, managérialistes, post-modernistes, philosophes moraux passionnés d'éthique, mais aussi cognitivistes, culturalistes, féministes, tous ont leur place. Comme l'ont aussi certains développements récents de la pensée urbanistique: développement durable, «Smart growth» («Croissance intelligente») et «Transit oriented development» (TOD) issus du «New urbanism». Ces paradigmes sont remarquablement saisis et définis au moyen de quelques phrases neutres et courtes qu'un impressionnant appareil de notes et de références (une moyenne de 50 par chapitre) étaye avantageusement. L'ouvrage compte ainsi 1400 références pour 33 chapitres.

Il n'en demeure pas moins qu'en dépit de cet «artifice» témoignant de l'étendue extraordinaire des lectures de l'auteur, on aurait aimé une liste bibliographique par ordre alphabétique. MICHAEL PACIONE a fait des choix, pratiques sans aucun doute, et qui correspondent à sa conception des problèmes à traiter dans un manuel de géographie urbaine.

C'est à ce seul niveau que l'on pourrait avoir des réserves quant à ce magnifique ouvrage qui, encore une fois offre aux lecteurs le panorama le plus complet possible. On aurait pourtant apprécié que l'auteur développe de manière plus fouillée des thèmes comme ceux de la violence urbaine (que l'on ne peut réduire à la «criminalité») ou de la relation identitaire ou socio-affective aux lieux qu'il juge peut-être marginaux. Si ces questions sont abordées avec intelligence et précision, leur approche demeure néanmoins trop succincte. Si bien que le lecteur devra faire l'effort d'aller se documenter plus avant, à l'invitation d'ailleurs de l'auteur lui-même et d'un appareil de notes exceptionnellement riche. Car comme il le dit lui-même dans son introduction au chapitre 3, consacré aux origines et à la croissance des cités, un chapitre qui évacue presque complètement le rôle à cet égard, du sacré et du

religieux, de l'imaginaire cosmique et de la place des centres cérémoniels et qui, tous comptes faits, risque de désappointer le lecteur de GORDON CHILDE, DAVID HARVEY ou PAUL WEALTLEY, voire de PAUL CLAVAL ou du soussigné. MICHAEL PACIONE reste très prudent:

«We can consider a number of different theories advanced to explain the origins of urban society. In doing so we would note that, as in much social science, it is not a question of whether one hypothesis is correct and the others wrong. Rather, each contributes some insight on the rise of cities» (p.39).

C'est peut-être là la richesse mais aussi les limites de la façon qu'a l'auteur de comprendre ce qu'est cette «perspective globale», qu'il a choisi pour sous-titre à ce maître ouvrage. En fait, en vue de proposer la meilleure interprétation possible de la ville, la recherche d'un terrain commun («in search of common grounds», p. 32), capable de combiner la recherche de processus structurels généraux et l'appréciation des particularités de formations sociales émergent de l'interaction de ces forces structurelles et des contextes locaux. Une perspective qui se veut «réaliste», englobant aussi bien les échelles globales et locales, la structure sociale et l'action humaine, théorie et recherche empirique: un mélange remarquable et actuellement sans équivalent.

On regrettera enfin et encore une fois, mais ce constat vaut pour l'ensemble des auteurs anglo-saxons: l'absence totale de toute référence de langue française, ou allemande, ou espagnole. Deux auteurs francophones sont cités dans des traductions anglaises: l'inévitable PIAGET-INHELDER sur la conception de l'espace chez l'enfant, et, bien sûr, à propos d'un ouvrage consacré aux villes et à l'urbain: LE CORBUSIER. Un autre encore: MANUEL CASTELLS et son ouvrage pionnier sur la Question urbaine, cité deux fois dans ses versions anglaises. Ce qui n'est pas une raison pour ne pas recommander très vivement la lecture, la méditation et l'utilisation de ce livre remarquable et incontestablement remarquable.

Jean-Bernard Racine, Institut de Géographie
Université de Lausanne

MUSTERD, S. & W. SALET (eds) (2003): Amsterdam human capital. – Amsterdam University Press, Amsterdam: 1-399. ISBN 90-5356-595-7.

Amsterdam, capitale humaine: un ouvrage capital pour la géographie urbaine, dirions-nous en osant le jeu de mot. Au point, même après deux bonnes années de retard, qu'il vaille la peine de le signaler à l'ensem-

ble de notre communauté d'intérêts, à côté, justement, d'un commentaire consacré à un ouvrage synthétique comme celui de MICHAEL PACIONE. Comme ce dernier, mais de manière radicalement différente, il permet de faire le point sur les connaissances, ô combien nécessaires, des processus de transformations urbaines, formelles, certes, mais aussi économiques, sociales et culturelles, telles qu'elles peuvent nous être transmises de la meilleure manière par des spécialistes au plus haut niveau. D'une étonnante manière, les deux ouvrages se complètent. Alors que l'ouvrage de MICHAEL PACIONE est organisé sur le mode thématique, ouvert à un ensemble de comparaisons internationales, celui consacré à Amsterdam réussit à faire se rejoindre sur le thème de la transformation urbaine/métropolitaine de la ville, un ensemble de connaissances nous permettant de mieux comprendre les défis auxquels doivent répondre la plupart des conurbations européennes et nord-américaines. Il montre avec beaucoup d'efficacité la transformation de son «inner-city urbanism» dans une sorte de «network urbanism» métropolitain, en en dégageant les spécificités historiques et processuelles. Le mode monographique est heureusement dépassé par la richesse, la pertinence et l'acuité des référents théoriques mobilisées. Parmi ceux-ci, plus particulièrement, celui de savoir comment les processus économiques, sociaux et culturels affectent les nouvelles configurations spatiales et institutionnelles, comment de nouvelles identités urbaines peuvent se développer dans les conditions changeantes de l'espace et des lieux.

On sait depuis toujours la place qu'une ville comme Amsterdam occupe dans nos représentations de l'urbanité. On le sait un peu plus officiellement dans la profession depuis qu'un JACQUES LÉVY, à maintes reprises maintenant (1999, 2005), en a fait l'une des deux composantes de ses modèles d'urbanité (par opposition au modèle de Johannesburg). L'urbanité étant définie comme association de densité et de diversité, en d'autres termes de coprésence et d'interaction, tels qu'on peut les saisir à travers une variété d'indicateurs pertinents, indexant de fait ce que l'on pourrait qualifier de paradigme de l'urbanité. A travers l'exceptionnel travail de l'équipe interdisciplinaire (tous chercheurs seniors) du centre d'étude d'Amsterdam de l'environnement métropolitain (AME), le lecteur découvrira au long d'une quinzaine de chapitres regroupés en trois parties d'environ cent pages chacune («Amsterdam in retrospect», «The current state: dilemmas and perspectives», «Prospects of urbanity: new cultural identities?») précédés d'une mise en perspective et d'une conclusion réflexive et critique tout à fait magistrales des éditeurs, l'ensemble des préoccupations actuelles qui nous concernent. Evolution des formes urbaines et des modes d'urbanisation, des rapports économiques et sociaux qui

les sous-tendent ou s'y inscrivent, description de la manière dont l'espace est vécu, pratiqué et perçu par une population définie aussi bien par sa position dans le cycle de vie, son statut économique que par ses origines ethniques et ses comportements économiques, sociaux et culturels voire interculturels, l'ouvrage offre à l'examen une manière de penser l'urbanisme et la régulation du développement. L'occasion pour le lecteur de découvrir que l'urbanité, dans la région d'Amsterdam du moins, ne saurait plus être interprétée comme ce qui arrive dans les limites de la cité originelle. Les sites qui sont hautement urbains en termes de leur nature et de mesure d'interaction sont aujourd'hui largement dispersés au-delà de ces frontières (p. 272). Mais peut-être la meilleure surprise du livre, – et elle saute aux yeux aussi bien à la lecture du formidable lexique de plus de 2000 mots et renvois qui nous rassure sur la prégnance, dans les textes, des embrayeurs théoriques et conceptuels nécessaires – c'est que dans chacun des vingt textes qui forment l'ouvrage, les références sont continues et systématiques à l'état de l'art, tel que l'on peut le mobiliser dans la littérature internationale. Qu'on est loin de la monographie classique.

A travers l'étude du cas, certes exemplaire d'une ville exceptionnellement ouverte, mais dont le parcours devrait être un passage obligé de tous les amoureux de la ville et de la géographie urbaine, cet ouvrage se présente finalement comme un véritable manuel d'urbanologie, tout à la fois réflexive, critique et prospective. N'y manquent à mon sens que des références plus précises à l'espace bâti et à ses transformations. Lacune un peu curieuse d'ailleurs, compte tenu de ce qui se passe actuellement dans cette ville et le rôle clé qu'y jouent des bureaux d'architecture et d'urbanisme et de leurs cohortes d'architectes partis à la conquête du monde, nourrissant directement quelques-uns des courants majeurs de l'architecture contemporaine (par exemple l'agence OMA – Office for Metropolitan Architecture – de REM KOOLHAAS). De fait le paysage architectural n'est vraiment abordé dans l'ouvrage qu'à propos du passé, dans la première partie rétrospective. On sait pourtant, et le critique du journal *Le Monde* le relevait récemment, que

«les nouveaux quartiers des docks de la ville ont bénéficié de cette liberté donnée à la conception, même si chacun des ensembles a, pour la forme, sa personnalité propre» (EDELMAAN 2006: 24).

Parlant de «belle réussite» il note qu'

«ils démontrent comment la possibilité de sortir des normes tout en tirant parti d'un paysage exceptionnel (les canaux, le port, le lointain) permettent à la fois une forte densité, la coexistence de populations de toutes origines sociales, une architecture aussi riche et diverse que celle de la vieille ville» (EDELMAAN 2006: 24).

Ne revoilà-t-il pas l'urbanité ?

Références

- EDELMAAN, F. (2006): A Amsterdam, l'architecture en liberté. – In: *Le Monde*, 28 juillet 2006: 24.
 LÉVY, J. (1999): *Le tournant géographique. Penser l'espace pour lire le monde.* – Mappemonde, Paris: Belin: 242-245.
 LÉVY, J. (2005): Habitants acteurs, ville-système. – In: INSTITUT DES VILLES (éd.): *Villes en évolution.* – Villes et sociétés, Paris: Documentation française: 57-73.

Jean-Bernard Racine, Institut de Géographie
 Université de Lausanne

- CLAVAL, P. (2005): *Chroniques de géographie économique.* – L'Harmattan, Paris: 1-495. ISBN 2-7475-8208-6; € 41.–.

«J'ai pleinement vécu les mutations que la géographie a connues au cours du dernier demi-siècle. J'ai essayé à chaque étape d'en démêler les fils et d'en dégager la signification. Je l'ai fait pour aider les collègues et les étudiants à voir plus clair dans une évolution qui les submergeait parfois, et pour permettre aux non-géographes de saisir ce que notre discipline pouvait leur apporter» (p. 7).

Ainsi s'exprime PAUL CLAVAL (2003) au tout début de l'introduction de son dernier ouvrage «La géographie du XXI^e siècle», également publié, mais deux ans plus tôt, chez l'Harmattan.

Globalisation; progrès des techniques de transport et de communication, compétition accrue entre les lieux; transformations dans le domaine politique; dans celui des attitudes (à l'égard de l'environnement et de l'altérité notamment), des conceptions de la vie et de la critique des savoirs; crise des identités, recomposition d'un ou de l'ordre mondial, rôle clé de la culture et d'autres phénomènes encore: le monde, de plus en plus métropolisé, a changé, et avec lui la géographie et, espère-t-on, les géographes.

A cet égard le recueil des chroniques de géographie économique initialement parues dans la *Revue géographique de l'Est*, que PAUL CLAVAL a eu la bonne idée de réunir en un volume offrent un matériau particulièrement précieux pour étudier ces changements. L'introduction qu'il a rédigé à cette occasion est certainement un témoignage d'importance pour ceux qui s'intéressent à l'histoire récente de notre discipline.

On ne présente plus PAUL CLAVAL au public des géographes. Il est sans doute le géographe francophone dont le rayonnement est, disons, le plus «global». Quand il a commencé ses chroniques, en 1966, la géographie éco-

nomique passait pour un chapitre un peu mineur de la discipline, alors même que la géographie humaine vivait, selon ses propres termes, deux ans plus tôt, un «malaise» (CLAVAL 1964: 9) face au défi posé à la «tradition géographique» par ce qui sera bientôt qualifié de «raison entrepreneuriale, soucieuse de modèles, de justifications statistiques et d'un recours généralisé à la mathématisation» (ORAIN 2006: 109).

Nouvelles démarches qu'un PAUL CLAVAL souhaitait manifester pouvoir incorporer à la géographie, contrairement, rappelleront M.C. ROBIC et al. (2006) dans leur analyse historiographique, à un PIERRE GEORGE ou un JEAN LABASSE (GEORGE 1956; LABASSE 1966).

Dès sa «Géographie générale des marchés» (CLAVAL 1963), P. CLAVAL s'était rendu compte de la nécessité pour la géographie de prendre en compte les résultats de la micro-économie et de l'économie spatiale. Cinq ans plus tard, avec son «Régions, nations, grands espaces» (CLAVAL 1968b), il accomplira le même parcours vis-à-vis de la macro-économie et de ses applications à la dynamique territoriale. PAUL CLAVAL savait bien ce qu'on disait de lui: soit qu'il se contentait d'exprimer en français ce qu'il trouvait dans les ouvrages anglo-saxons, soit, pire encore, tombant de la bouche d'un vénérable maître, tropicaliste, de la géographie française, en visite au Canada après avoir lu la «Géographie générale des marchés», qu'il «n'était pas un géographe». Le soussigné s'honore d'être l'un de ceux qui a vite pris conscience de l'effort d'organisation et de structuration auquel PAUL CLAVAL se livrait. Et de ce qui résultait (tout en l'excédant) de cet effort de mise en forme: l'expression d'une pensée authentiquement personnelle. Cela fut manifeste quand, partant des progrès de la théorie des échanges d'information et ses implications économiques, il montra le lien étroit entre information et centralité. P. CLAVAL put alors bâtir une théorie moderne de la ville qui se présenta réellement comme une première (CLAVAL 1968a).

Le recueil de ces chroniques clavaliennes a ainsi le grand avantage de montrer le cheminement des idées, de les organiser par grands thèmes qui, dans leur succession chronologique, expriment ce que l'on pourrait légitimement qualifier de processus du changement dans les progrès de la géographie économique. Montrant en particulier comment celle-ci s'est d'une part progressivement enrichie d'apports extérieurs – par emprunts successifs, tant techniques (analyses factorielles) que théoriques (théorie des graphes, apports de la cybernétique, théorie des organisations, théorie des communications et des échanges d'information). Montrant d'autre part comment elle s'est graduellement développée sur le plan conceptuel, en prenant en compte ce qu'ils avaient primitivement négligés, qu'il s'agisse de s'interroger sur les limites des modèles

préalablement mis au point ou d'aller au-delà des lois statistiques pour décourvir

«le jeu des facteurs structurels – mesures politiques globales, poids des modes ou de la publicité, préférences sociales –, beaucoup plus sensibles dès lors à la «diversité des attitudes et des comportements» (p. 428), mais surtout pour accorder enfin une place croissante à la ville.

Un regret néanmoins: les dix-huit chapitres de l'ouvrage de P. CLAVAL passent pêle-mêle par les comptabilités territoriales, l'économie et géographie rurales, la localisation des activités industrielles, les ressources naturelles, les rapports de la géographie et de l'anthropologie économiques, l'analyse régionale, la théorie des lieux centraux revisitée, les marchés fonciers, la planification régionale et l'aménagement du territoire, la localisation des industries de service, les conceptions de l'espace économique, la géographie des transports, les économistes et la ville, la théorie des droits de propriété, l'ordre économique international. Ils ne se terminent malheureusement pas – ce que l'on était pourtant en droit d'attendre de l'auteur – par un retour réflexif et critique sur l'ensemble du champ, ses postulats sous-jacents, d'ordre éventuellement idéologique, à la manière de ce que fera un PIERRE BOURDIEU (1977) à propos du champ économique en dénonçant le caractère anhistorique d'une vision purement interactionniste, ignorante de tous les faits de structuration.

C'est dire que l'ouvrage ne comporte pas de conclusion. Encore que dans son introduction, PAUL CLAVAL revendique d'entrée de jeu le fait que ses travaux ont apporté une perspective neuve à l'économie: la prise en compte des coûts de commutation dans les circuits de communication qui s'établissent entre partenaires sociaux. Perspective susceptible d'inviter les économistes à la modestie, compte tenu du fait que les comportements humains ne sont, au mieux, qu'impartialement rationnels. Les buts que se fixent les hommes sont en effet tout autant la reconnaissance, que de l'ordre du statutaire, ou la recherche de l'influence ou le pouvoir de la richesse. De là conclut-il,

«la nécessité de toujours restituer l'économique dans le cadre culturel et politique où il est à l'œuvre» (p. 18).

Il demeure néanmoins que le soussigné ne partage pas entièrement l'opinion voulant que P. CLAVAL ait contribué à «démystifier une discipline aussi orgueilleuse que l'économie» en apprenant «à la connaître pour être entendu de ceux qui la développent» (p. 18). Malgré l'énorme service que l'auteur de ces chroniques nous a rendu en explorant ce champ aussi systématiquement, dans son fond de commerce classique et néo-classique comme dans ses prolongements divers, il pense que l'on aurait pu espérer de ce connaisseur sensible qu'il montre plus qu'il ne dise et évoque. Par ailleurs, PAUL

CLAVAL aurait pu se demander si sa propre dernière remarque ne remet pas radicalement en cause tout l'édifice. Il est vrai que l'auteur n'aime guère parler d'idéologie, de rapports de forces sociales, de domination sauf pour récuser celles et ceux qui nous viennent du marxisme. C'est pourtant bien vers cette idée de remise en cause radicale de ces postulats fondateurs que tend le soussigné. Il demeure pourtant infiniment reconnaissant à PAUL CLAVAL: il reste énormément à tirer de l'ensemble de son travail, de cet incroyable effort qu'a réalisé l'auteur pour nous présenter et mettre en perspective les tenants et aboutissants possibles d'une étude des «composantes spatiales de la lutte que les hommes mènent contre la rareté», belle définition que l'on lui doit d'ailleurs (CLAVAL 1976: 9).

Références

- BOURDIEU, P. (1997): Le champ économique. – In: Actes de la recherche en sciences sociales: 49-66.
- CLAVAL, P. (1963): Géographie générale des marchés. – Paris: Les Belles Lettres.
- CLAVAL, P. (1964): Essai sur l'évolution de la géographie humaine. – Paris: Les Belles Lettres.
- CLAVAL, P. (1968a): La théorie des villes. – In: Revue géographique de l'Est 8: 3-56.
- CLAVAL, P. (1968b): Régions, nations, grands espaces. Géographie générale des ensembles territoriaux. – Paris: M.-Th. Génin.
- CLAVAL, P. (1976): Eléments de géographie économique. – Paris: M.-Th. Génin.
- CLAVAL, P. (2003): La géographie du XXI^e siècle. – Paris: L'Harmattan.
- GEORGE, P. (1956): Précis de géographie économique. – Paris: Presses Universitaires de France.
- LABASSE, J. (1966): L'organisation de l'espace. Eléments de géographie volontaire. – Paris: Hermann.
- ORAIN, O. (2006): La géographie comme science. – In: ROBIC, M.C. et al. (éd.) (2006): Couvrir le monde. Un grand XX^e siècle de géographie française. – Paris: Association pour la diffusion de la pensée française (ADPF), Ministère des Affaires étrangères: 93-122.

Jean-Bernard Racine, Institut de Géographie
Université de Lausanne

REY, V. & T. SAINT-JULIEN (sous la direction de) (2005): Territoires d'Europe. La différence en partage. – ENS Editions, Lyon: 1-336. ISBN 2-84788-073-9.

Un titre subtile, pour qui sait, – mais n'est-ce pas le trait premier du savoir géographique? – lire et valoriser les différences? Un contenu où domine la problématique de l'identité dont JOHN PAUL JONES III écrit

au début des années 90 (JONES et al. 1993) qu'elles formeraient le paradigme des dix prochaines années. Une préoccupation chère en son temps à tout ce que les géographes comptaient de post-modernistes, eux-mêmes généralement issus du courant humaniste. On savait bien, et MICHAEL PACIONE le rappelait justement dans son ouvrage (cf. supra) que différence, diversité et identité sont de fait les concepts clés d'une lecture post-moderne de la ville, dont la clé est fournie par une série de dimensions, telles que les classes sociales, l'ethnicité, les styles de vie, le genre, la sexualité, l'âge, les capacités physiques. Durant les années 70 et 80, la diversité socio-spatiale urbaine a été examinée d'abord d'un point de vue des perspectives de l'économie politique en privilégiant les classes socio-économiques comme facteur dominant de cette division. Plus tard, le discours post-moderne a plutôt focalisé sur les dimensions sociales des différences (diversité des cultures, des normes culturelles, notion de multi-identité). L'identité (autrement dit la manière dont les gens se perçoivent eux-mêmes, le regard qu'ils portent sur eux) est construite par une combinaison de forces sociales, la personnalité individuelle et l'expérience de la vie. Il en découle que les identités n'ont rien de fixe, mais varient à travers le temps et l'espace. Particulièrement significatives pour les géographes, les différences sociales prennent souvent la forme d'une identité spatiale ou territoriale contribuant à la construction de communautés au sein de la ville, et, bien évidemment, – c'est le thème central de l'ouvrage proposé par VIOLETTE REY et THÉRÈSE SAINT-JULIEN – au sein d'un espace continental. Un ouvrage qui illustre bien tout l'intérêt du travail de réflexion et d'analyses sur l'Europe que représente le centre Géophile de l'École normale supérieure (ENS) Lettres et sciences humaines. Il combine à la fois les recherches de «sens» et les analyses géomatiques sur bases de données, avec une équipe de spécialistes de chacun des différents pays, maîtrisant toutes ces langues concernées.

Selon les auteurs, l'espace continental de l'Europe est de fait travaillé par deux tendances inverses entre le XX^e au XXI^e siècle:

«[C]elle du regroupement de territoires et de leur intégration en entités plus vastes et complexes, dont l'Union européenne rassemblant un nombre croissant d'Etats est un peu le prototype; celle de la fragmentation en unités territoriales plus petites au nom d'une identité spécifique forte que leurs habitants disent partager, comme l'ex-Yougoslavie en a offert l'exemple» (p. 7).

Constat qui est l'occasion d'une réflexion radicalement nouvelle sur la question de l'identité européenne et des devenir possibles du continent, suite à l'événement que fut la fin de la partition de l'espace européen en deux blocs antagonistes et du double processus en cours de coexistence dans la différence, «coexistence hétérogène».

Indépendamment de la masse d'information liée à la présentation, rapide mais précise, de nombreuses expériences nationales et européennes (Allemagne, Suède, Belgique, Pologne, Hongrie, Bulgarie, Tchéquie) visant à

«montr[er] comment les représentations et les expériences collectives de la différence se traduisent dans les projets politiques des Etats» (p. 8),

la lecture et la méditation de cet ouvrage apporte surtout l'occasion d'une révision profonde, tant de nos schèmes classiques de description régionale, que des référentiels épistémologiques qui peuvent en commander aussi bien l'argumentaire que les contenus.

Chacune des parties est précédée par une présentation de trois à six pages des deux éditrices qui représentent un modèle de ce que l'on peut faire pour assurer la cohérence d'un ouvrage collectif. Cohérence qu'elles revendiquent dès l'introduction:

« L'échange à plusieurs voix autour duquel est volontairement construit l'ouvrage ne devrait pas surprendre le lecteur [...]. Différence, diversité, identité, mémoire, territoire sont devenus les mots de tous. Pourquoi se priver des outils de tous ceux qui, porteurs d'une large palette d'expériences intellectuelles et sensibles, dans des disciplines différentes et dans des contextes nationaux variés, ont eu à penser ces termes et se sont interrogés sur la portée du contrat commun dans lequel volontairement les pays européens se sont déjà engagés ou s'apprêtent à le faire?» (p. 8).

La première partie est consacrée à la différence et à ses concepts, «affaire de nature, de construction territoriale, d'échelle d'observation». La seconde s'intéresse tant à la mémoire des lieux qu'aux lieux de mémoire, aux différentes et identités territoriales, au passage de l'identité-monument à l'identité événement, aux rapports entre espace géographique et mémoires collectives. On appréciera particulièrement le superbe mais court chapitre de BEATRICE VON HIRSHAUSEN consacré à la Roumanie rurale post-socialiste. Traitant de la manière dont la mémoire vive que la société roumaine a de son passé proche ou plus lointain est articulée à différentes structures territoriales, il cherche à voir en quoi les mémoires des lieux et lieux de mémoire sont producteurs de différences en étant vecteurs d'identité s'appuyant sur des études de cas, des expériences, particulièrement bienvenues. Avec l'accent porté justement sur le rôle des temporalités et de l'événement, ces chapitres sont de véritables rampes de lancement pour de futures études régionales. De quoi en tout cas en renouveler l'esprit à l'aide de nouveaux outils, de nouveaux embrayeurs théoriques et de nouveaux outils analytiques. La distinction entre histoire et mémoire de l'espace, due à FRANÇOIS DURAND DASTES, est exemplaire à cet égard. Les deux parties suivantes sont consacrées à l'examen de différents maillages

territoriaux, chacun des chapitres apportant son lot de nouveautés conceptuelles liées ou non à un référentiel explicite, comme c'est le cas de CHRISTIAN VANDERMOTTEN dans sa présentation «politico-économique» de l'évolution des identités territoriales belges, et des menaces de décomposition qui pèsent sur l'existence même de cet Etat. Le cas également de celui d'OCTAVIAN GROZA, très sensible quant à lui, dans sa présentation critique des niveaux territoriaux d'identification individuelle, collective et communautaire en Roumanie, à l'intérêt du paradigme post-moderniste. Il appartenait aux spécialistes de la géographie culturelle de Berlin (BORIS GRESILLON), de la géographie politique des Balkans, de la géographie des systèmes urbains européens (THÉRÈSE SAINT-JULIEN) d'évoquer le rôle clé des villes et de la centralité comme principe intégrateur dans toute cette problématique des diversités territoriales en Europe et de leur devenir. Mais justement, si la dynamique des villes est bien au principe même de toute cette histoire, n'aurait-on pas pu leur consacrer un chapitre supplémentaire, à l'échelle européenne justement? L'étude proposée par LENA SANDERS à propos des pays scandinaves est un modèle de pertinence réflexive et critique en matière de géographie culturelle. Ecrit par une spécialiste des modèles quantitatifs, elle montre cependant qu'on ne saurait se passer en matière de gestion des différences, d'une analyse fine des rapports entre sensibilités culturelles, historiquement produites, constituées voire transformées (importance croissante de la question des genres par exemple) et projets politiques. Les «objets territoriaux» sont bien d'abord faits de ceux qui les habitent et les vivent.

Référence

JONES, J.P. III, NATTER, W. & T.R. Schatzki (eds) (1993): *Postmodern contentions: epochs, politics, space*. – New York: Guilford Press.

Jean-Bernard Racine, Institut de Géographie
Université de Lausanne

STEINFATT, A.C. (2006): *The evolution of the Canadian retail trade system and the distinctive situation in Greater Vancouver – an analysis of the retail landscape in the interplay of extraneous forces*. – Aachener geographische Arbeiten 41, Geographisches Institut der RWTH Aachen im Selbstverlag: 1-310. ISBN 3-9810903-1-4, ab 2007: 978-3-9810903-1-4, ISSN 0587-4068; 73 Abb., 10 Tab., 14 Karten, 24 Fotos, Anhang; € 25.–.

In der Entwicklung des Einzelhandels wird die «kulturelle Nähe» Kanadas (wie auch Großbritanniens) zu

den USA erkennbar. Während der Themenkomplex in den USA vielfach dargestellt wurde, zuletzt von BARBARA HAHN 2002 (50 Jahre Shopping-Center in den USA. Evolution und Marktanpassung. – Passau, L.I.S. Verlag), fehlte eine zusammenfassende Bearbeitung von Kanada, zumal durchaus regionale und planerische Besonderheiten bestehen. Die Verfasserin sieht hierin eine «Lücke», die sie mit einer theoretischen und historischen Aufarbeitung des kanadischen Einzelhandels schließen möchte. Für eine Fallstudie wählte sie die «Metropole des Westens» Vancouver.

Einführend werden grundlegende Einflüsse, die den Einzelhandel in den westlichen Industrieländern und besonders in Kanada bestimmen, nach einzelnen Parametern wie Wirtschaft und Bevölkerung, Angebot und Verbrauch untersucht und statistisch aufgearbeitet. Das Kapitel «The retail landscape of Canadian cities» wird mit allgemeinen Hinweisen zur historischen Stadtentwicklung und Planung eingeleitet. Die Darstellung der Einrichtungen beginnt mit dem General Store der Kolonialzeit und erfasst die darauf folgenden Department Stores, den Katalogverkauf, Ketten-Geschäfte, Supermärkte und Einkaufszentren bis zu den davon abgewandelten Verkaufsstätten wie z.B. Power Centres oder Big Boxes. Ihre Beschreibung und Charakterisierung basieren auf einer umfangreichen Literatur (20 Seiten Verzeichnis), die auch zahlreiche deutsche Arbeiten einschließt. Bei den einzelnen Kategorien werden die Verbindungen zu den USA deutlich, wobei die kanadischen Einrichtungen meist zeitversetzt entstanden sind. In jüngster Zeit dringen amerikanische Firmen (Wal-Mart, Sears) verstärkt in den kanadischen Einzelhandel ein und dominieren das Bild in vielen Städten (S. 137, 224).

Die Studie über Vancouver nimmt etwa die Hälfte des Bandes ein. In dem Großraum am Pazifik heben sich die Entwicklungen allerdings vielfach von denen anderer Städte ab und dienen nicht selten als Trendsetter. Neben dem Literaturstudium führte die Verfasserin hier umfangreiche Befragungen von Kunden und Händlern sowie Gespräche mit Managern, Stadtplanern und Politikern durch. In der sorgfältig aufgearbeiteten Planungsgeschichte des Großraumes werden die Dominanz des Central Business District und die abgestimmten Einrichtungen im Umland herausgestellt. Die Entwicklungen münden in den Livable Region Plan der 1970er Jahre, der, ergänzt durch weiterführende Planungen auf lokaler Ebene, bis heute eine wichtige Grundlage für die Gesamtplanung des Grossraumes von Vancouver geblieben ist (S. 187ff.). Hervorzuheben ist das Zusammenwirken von Planungspolitik und Bevölkerung, die sich aktiv daran beteiligt. Diese hat vorwiegend einen englischen Hintergrund, kommt aber auch zunehmend als wohlhabende Immigranten aus Ostasien, besonders

aus China, in die Region; ferner wird die Stadt von zahlreichen Touristen besucht. So wird der Einzelhandel nach Verbreitung und Art der Verkaufsstätten eher durch den Einfluss der Verbraucher als durch die Anbieter bestimmt. Dies zeigen auch die Analysen der Befragungen und Gespräche, was gut in den Diagrammen zum Ausdruck kommt (S. 230ff.). Der Einkauf in den sogenannten Big Boxes wird keineswegs bevorzugt. Alternativen, die vor allem im Stadtzentrum und vielen Nachbarschaftszentren geboten werden, sind dagegen gefragt und beliebt. Sie können durchaus die aggressive Expansion von Wal-Mart in Grenzen halten. Wie weit die Erfahrungen in Vancouver allerdings zu verallgemeinern sind, bleibt offen; hierzu sind weitere spezielle Untersuchungen in den Städten, vor allem auch im Osten, notwendig.

Die Verfasserin stellte sich die Aufgabe, den Einzelhandel in Kanada darzustellen und an einer Fallstudie zu analysieren. Mit umfassenden Literaturstudien und empirischen Forschungen vor Ort hat sie ihr Ziel erreicht und die Ergebnisse anschaulich in Statistiken, Diagrammen und auf Fotos dargestellt. Die Verbreitungskarten im Anhang (Fig. A bis D) sind leider kaum lesbar. Die Ergebnisse von Vancouver sind geeignet, bei den Planungen in anderen Städten Beachtung zu finden und Anregungen zu geben.

Karl Lenz, Berlin

KRINGS, T. (2006): Sahelländer. Mauretania, Senegal, Gambia, Mali, Burkina Faso, Niger. – Wissenschaftliche Länderkunden, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, Darmstadt: 1-220. ISBN 13: 978-33-534-11860-1, ISBN 10: 3-534-11860-X; 140 Abb. (farbige Karten, graphische Darstellungen und Fotos), 13 Tab.; CHF 75.–, €44.90.

THOMAS KRINGS ist ein ausgezeichnete Kenner des ausgewählten westlichen Sahelraumes, welcher seit dem 17. Jh. bis zur Unabhängigkeit zu Beginn der zweiten Hälfte des 20. Jh. dem westeuropäischen Kolonialismus ausgesetzt war. Dieser Sahelraum wurde – mit Ausnahme des winzigen britischen Gambias – im ausgehenden 19. und im frühen 20. Jh. dem französischen Kolonialreich eingegliedert.

Anhand von aussagekräftigen, sehr aktuellen und originellen vielfarbigen Karten, graphischen Darstellungen und sehr oft spannenden Fotos führt THOMAS KRINGS den Leser in die physische, Human- und Wirtschaftsgeographie sowie in die geopolitischen Verzweigungen eines geschichtsträchtigen Teils Afrikas ein. Sahelstaaten mit Zugang zum Meer (Senegal, Gambia und Mauretania) sowie Binnenstaaten (Mali, Burkina

Faso und Niger) mit ihren zahlreichen historischen und aktuellen Verflechtungen sind Fallbeispiele afrikanischer Komplexität. Die angesprochenen Länder haben den Autor davon überzeugt, dass die

«Rückbesinnung auf die eigenen Werte und den großen kulturellen Reichtum...der Ausgangspunkt für eine eigenständige Entwicklung werden» könnte, «für die es erste Anzeichen in Burkina Faso und Mali gibt» (S. 194).

Der Autor teilt sein Buch in zwölf Kapitel auf, welche eine fortlaufende eingehende Untersuchung aller Hauptmerkmale des angesprochenen Raumes erlauben. Ein ausführliches internationales Literaturverzeichnis sowie nützliche Orts-, Personen- und Sachregister runden die Ausführungen ab.

In der Einleitung weist KRINGS auf die Grundproblematik des Sahels hin: die Dürre, welche während der 1970er Jahre die Weltaufmerksamkeit auf sich zog und die internationale politische, wirtschaftliche und wissenschaftliche Kreise dazu bewog, Fördermassnahmen zu erarbeiten und die nötigen Mittel zu suchen, um die Krise zu bewältigen und eine angemessene Entwicklungszusammenarbeit anzubahnen. Er stellt ebenfalls fest, was auch von französischsprachigen Wissenschaftlern moniert wurde, dass leider in den westlichen Medien

«kaum zwischen der ökologisch labilen eigentlichen Sahelzone und den Sahelländern unterschieden wird» (Seite X).

Es werden nacheinander folgende Themen behandelt: die historischen Grundlagen, die physisch-geographischen Raumstrukturen, die Sprachen, die ethnischen Strukturen und Religionen, die Bevölkerung, die Strukturen der Unterentwicklung, die Städte, die ländlichen Siedlungen und Bauformen, die Agrar-, Forst- und Fischereiwirtschaft, der Bergbau, die Industrie und das Kunsthandwerk, die tertiäre Wirtschaft, die Politik und die politische Geographie sowie die Sahelländer in der globalisierten Welt. Anhand von drei Fallbeispielen wird gezeigt, wie die internationale Anerkennung der kulturellen Bedeutung dieses Teils Afrikas, besonders im französischen Sprachraum, zunahm. Die angesprochenen Sahelländer besitzen bedeutende Stätten des Weltkultur- und Weltnaturerbes, welche zudem eine besondere Rolle als Mahnmale für die Bedeutung des Umweltschutzes in Entwicklungsländern spielen; zudem haben sie in Film und Musik ebenfalls einen wichtigen Platz eingenommen.

Das Buch, in der Form und im Inhalt recht attraktiv, ist für viele Leserkreise sehr empfehlenswert. Ausser der interessierten Leserschaft können Studierende und Forscher, nicht nur der Geographie allein, sondern auch der Sozial-, Wirtschafts- und politischen Wissenschaften insgesamt, ihren Nutzen daraus ziehen. Die Infrage-

stellung der allgemeinen Entwicklung im Hinblick auf die Dürre, die Umweltproblematik, die staatlichen und politischen Spaltungen und Spannungen sowie die Globalisierung sollte ebenfalls Studierende, Forscher und Verantwortliche interessieren, welche sich Entwicklungsländern zuwenden. Auch Spezialisten für Raumordnung und Raumplanung sind dazu eingeladen, ihre internationale Kompetenz durch die Anregungen dieses Buches zu vertiefen und zu erweitern.

Gabriel Wackermann, Geographisches Institut
Universität Paris-Sorbonne

BASTEN, L. (2005): Postmoderner Urbanismus. Gestaltung in der städtischen Peripherie. – = Schriften des Arbeitskreises Stadtzukünfte der Deutschen Gesellschaft für Geographie 1, Lit Verlag, Münster: 1-363. ISBN 3-8258-8902-5; 27 Abb.; € 34.90.

LUDGER BASTEN stellt in seiner Habilitationsschrift die Forschung über jenen Raum ins Zentrum, der bis weit in die 1990er Jahre in der Stadtplanung nur eine untergeordnete Bedeutung spielte, weil alles Städtische vom Zentrum, von der Innenstadt her gedacht wurde. Erst in der Folge von Arbeiten über die Zwischenstadt oder über Prozesse von Sub- und Periurbanisierung erhielt die Forderung

«nach einem Städtebau, der sich nicht länger auf den Mythos der Alten Stadt konzentriert und dadurch den Stadtrand vernachlässigt» (S. 9)

auch in der wissenschaftlichen Auseinandersetzung vermehrt Beachtung; Peripherie wurde nicht mehr nur als der sozial und kulturell verarmte und eintönige «Gegenpol» zur lebendigen, offenen und vielfältigen Stadt betrachtet (S.10), sondern in ihrer – der innerstädtischen Differenzierung durchaus vergleichbaren – Unterschiedlichkeit wahrgenommen.

Für LUDGER BASTEN ist die Beschäftigung mit der Peripherie vor allem mit der Suche nach theoretischen Konzepten verbunden, die besser als jene der klassischen Stadtforschung in der Lage sind,

«die neuen Stadtstrukturen [...] umfassend als Ausprägungen ökonomischer, technologischer und gesellschaftlicher Transformationen zu interpretieren» (S. 16).

Bei den postmodernistischen Theoriekonzepten wird der Autor fündig, gerade auch weil die postmodernistische Stadtforschung im Sinne eines radikalen Bruchs mit gängigen Theorien Stadtentwicklung nicht nur als Restrukturierung des Materiellen auffasst, sondern immer auch die strukturierenden Mechanismen und deren Wahrnehmung durch die Bevölkerung umfasst; derart theoretisch fundiert ist es – so die leitende These

von LUDGER BASTEN – möglich, die «urbane Peripherie als Raum neu zu sehen und zu begreifen» (S. 20).

Diese theoretisch neu gefasste Perspektive auf die Peripherie ist der rote Faden, der die Arbeit strukturiert. In einem ersten einleitenden Kapitel arbeitet LUDGER BASTEN den Stand der Forschung über die Peripherie auf. Chronologisch und sehr konzise skizziert er die unterschiedliche Bedeutung des Stadtrands in den Etappen der nordamerikanischen und deutschen Stadtforschung. Seine Anmerkungen zur Neuformulierung des Verständnisses der Peripherie durch die postmodernistische Stadtforschung münden in einem zweiten Kapitel, das darauf abzielt, postmoderne Perspektiven für die geographische Stadtforschung zu entwickeln. Hier versucht der Autor, die «begriffliche Verwirrung» (S.28), die dem Postmodernismus inhärent ist, dadurch zu klären, dass er in die zwei Verständnisse «Postmoderne als Zeitabschnitt» (i.S. von DAVID HARVEY) sowie «Postmoderne als Methode, Philosophie oder Theorie» (i.S. von MICHAEL DEAR) unterscheidet. Den postmodernen Urbanismus als forschungsleitendes Konzept zu verwenden, bedeutet für LUDGER BASTEN, «die Stadt der Postmoderne in erster Linie kulturalistisch zu betrachten» (S. 67). Entsprechend sind die Kapitel der Fallstudien (Potsdam-Kirchsteigfeld sowie Panorama Village in Surrey/Kalifornien, Kap. 3-5) aufgebaut. Anhand von Leitfadeninterviews sowie der Analyse von Dokumenten hat LUDGER BASTEN die Ansprüche der Gestalter der neu erstellten Stadträume (z.B. Planungsverantwortliche, Bauträger, Verwaltung) denjenigen der Nutzer (Bewohner/innen) gegenübergestellt und dabei die unterschiedlichen Wahrnehmungen sowie die Rolle von Gestaltung und daraus entstehenden Konflikten herausgearbeitet. In einem abschliessenden Kapitel stellt der Autor die Ergebnisse dar, indem er auf Gemeinsamkeiten (z.B. der Stellenwert der gestalterischen Aspekte im Entwicklungsprozess) und Differenzen (z.B. die Wahrnehmungen von Nutzern und Produzenten) hinweist.

Der Argumentation LUDGER BASTENS, insbesondere seiner Aufbereitung und Darstellung postmoderner Ansätze ist nicht immer einfach zu folgen, weil sie oftmals sehr knapp dargestellt werden und dabei der Eindruck entsteht, dem Anspruch der Arbeiten nicht angemessen gerecht geworden zu sein. Postmodernismus wird immer wieder als

«Weltsicht, die die Realität als plural, fragmentiert und differenziert begreift und damit nicht primär als nach festen Regeln strukturiert und funktionierend» dargestellt (S. 40), aber an manchen Stellen (insbesondere den Ausführungen zur Begründung des qualitativen Forschens) ist meines Erachtens zu Unrecht darauf Bezug genommen worden (z.B. weil das qualitative Forschungsparadigma eine bis weit an den Beginn des

letzten Jahrhunderts zurückreichende Tradition aufweisen kann und keine so offensichtliche Ableitung des Postmodernismus darstellt). LUDGER BASTEN weiss um diese Ambivalenz seiner Arbeit, wenn er schreibt, dass sie

«ein Prozess des Suchens nach Erkenntnissen und gleichzeitig nach Ausdrucksformen für die wahrgenommenen Pluralitäten und die Widersprüchlichkeiten der Bilder, Ideen und Aussagen»

ist (S. 320). Insofern ist die Bescheidenheit, mit der LUDGER BASTEN seine Arbeit rahmt, als eine Aufforderung zu weiteren geographischen Arbeiten zur postmodernistischen Stadtforschung zu verstehen.

Matthias Drilling, Fachhochschule Nordwestschweiz
Hochschule für Soziale Arbeit, Institut Sozialplanung
und Stadtentwicklung

HOTZ-HART, B., DÜMLER, P., GOOD, B., GRUNT, M., REUTER-HOFER, A. & D. SCHMUKI (2006): *Exzellente anders! Die Schweiz als Innovationshost*. – Verlag Rüegger, Zürich, Chur: 1-153. ISBN 3-7253-0829-2; zahlreiche farbige Graphiken und Tab.; CHF 38.–, € 24.30.

«Exzellente anders! Die Schweiz als Innovationshost» ist kein Fach- oder Lehrbuch. Vielmehr ist dieses Buch als Versuch zu verstehen, der Wirtschafts- und Technologiepolitik der Schweiz der nächsten Jahre eine kohärente Agenda zu geben. Ziel dieses Buches ist es deshalb auch nicht, das theoretische Wissen über wirtschaftliche Entwicklung oder Innovation weiterzuentwickeln, sondern dieses Wissen in einen Input zur Wirtschafts- und Technologiepolitik umzuformulieren. Eine Diskussion über die wirtschafts- und technologiepolitische Strategie der Schweiz ist, so die Autoren, vor allem deshalb notwendig, da Staaten und Regionen zunehmend in Konkurrenz um Investitionen und hochqualifizierte Arbeitskräfte stehen. Kern der vorgeschlagenen Strategie ist es, die Wirtschafts- und Forschungspolitik darauf auszurichten, möglichst gute Rahmenbedingungen für Innovation zu bieten oder, um in der Begrifflichkeit des Buchs zu bleiben, die Schweiz zu einem exzellenten «Innovationshost» zu machen.

Das Buch ist anhand der Handlungsfelder gegliedert, die von den Autoren als zentral zur Verbesserung der Rahmenbedingungen für Innovation verstanden werden. So werden nach einer Bestandsaufnahme des Innovationsoutputs von Schweizer Unternehmen die Innovationsinputs der Bildungspolitik, der Hochschulen, der Wissenstransferstellen und der Politik analysiert. Ergebnis dieser Analyse ist, dass die Schweiz

im internationalen Vergleich bezüglich der Innovationsfähigkeit ihrer Unternehmen, der Forschungsleistung ihrer Universitäten und Forschungseinrichtungen sowie bezüglich der Wissenstransfers von der Forschung zur Anwendung sehr gut dasteht. Dies wird allerdings ausserhalb der Schweiz kaum wahrgenommen. Schwächen werden zudem in den hohen Kosten für das Bildungssystem und in dem zu geringen Wettbewerb zwischen den Hochschulen gesehen. An diesen Schwächen setzen denn auch die Handlungsempfehlungen an: Laut den Autoren gilt es vor allem, die Aussendarstellung der Schweiz als Hochtechnologiestandort zu optimieren, das Bildungssystem besser und günstiger zu gestalten sowie neue Wege im Technologietransfer zu gehen. Um diesem Massnahmenkatalog einen griffigen Namen zu geben, wird der Begriff «Innovationshost» kreiert.

Das Werk ist klar als wirtschafts- und technologiepolitische Agenda zu erkennen. Die wirtschaftliche Lage wird analysiert, und auf Basis der Zusammenstellung verschiedener Statistiken und Konzepte zur Wettbewerbsfähigkeit von Wirtschaftsräumen werden Handlungsvorschläge gemacht. Diese sollen dazu beitragen, dass die Schweiz «exzellent» und «anders» bleibt. Die dabei gestellte «Diagnose» ist richtig: Gute Rahmenbedingungen für Innovation sind Voraussetzung für hochentwickelte Volkswirtschaften, konkurrenzfähig zu bleiben. Der Pool an qualifizierten Arbeitskräften ist wiederum Voraussetzung für Innovation. Allerdings sind diese Erkenntnisse nicht neu und lassen sich an verschiedenen Stellen auch in Publikationen zur Schweizer Wirtschafts- und Technologiepolitik nachlesen. Auch die aus dieser «Diagnose» abgeleitete «Behandlung» ist korrekt: Eine generelle wirtschaftliche Liberalisierung, mehr Wettbewerb zwischen Hochschulen, die Einrichtung von Ganztageschulen oder mehr Geld für Forschung würden die Rahmenbedingungen für Innovation verbessern. Aber auch bezüglich der

Massnahmen lässt sich wenig Innovatives erkennen. Sie werden derzeit in vielen europäischen Ländern diskutiert.

Anzumerken sind zudem gewissen Unklarheiten bei den abgeleiteten Handlungsvorschlägen: Während einige Massnahmen bereits sehr detailliert dargestellt werden (z.B. temporäre Aufenthalte von Forschern in Unternehmen, um einen personalisierten Technologietransfer zu ermöglichen), bleibt es bei anderen bei Gemeinplätzen ohne Hinweis zur konkreten Umsetzung (z.B. Förderung eines ökologischen, kulturellen und sozialen Umfeldes). Nicht verwunderlich ist zudem, dass die aufgeführten Massnahmen überwiegend aus den Bereichen Bildung, Forschung und Innovationsförderung stammen, da der Erstautor Prof. HOTZ-HART Vizedirektor des Bundesamts für Berufsbildung ist. Diese Konzentration auf Bildung, Forschung und Innovationsförderung ist allerdings auch als verpasste Chance zu bewerten, eine Strategie für die Gestaltung der Rahmenbedingungen für Innovation über Ressortgrenzen hinweg zu entwickeln.

Der Beitrag des Buches liegt somit in seiner Funktion als politische Agenda, welche Massnahmen aus verschiedenen Bereichen der Wirtschafts- und Technologiepolitik zusammenführt und auf ein Ziel ausrichtet (Verbesserung der Rahmenbedingungen für Innovation). Auch wenn weder Ziel noch Strategie neu sind, bleibt die Umsetzung schwierig, und eine klare Formulierung kann helfen, diese Umsetzung zu erleichtern. Somit ist das Buch eine interessante Lektüre, allerdings weniger für Wissenschaftler, Studenten oder Wirtschaftsförderer als vielmehr für die an der Umsetzung wirtschaftspolitischer Reformen beteiligten Politiker.

Christof Klöpfer, Amt für Wirtschaft
und Arbeit Basel-Stadt